

ROLLA

D'ALFRED DE MUSSET.

Il s'est fait mourir! C'est ainsi que, bien souvent, se dit l'adieu suprême, au passage du cercueil portant en terre la dépouille du malheureux qui succombe tordu par les excès, asphyxié par le vice. En se découvrant pour la dernière fois devant celui qui ne reviendra plus, on sent le cœur se serrer tristement à la pensée que sa disparition est volontaire, que lâchement il a voulu, à la fleur de l'âge, se dérober au devoir, s'épargner toute lutte. Son manque de courage l'a livré, corps et âme, au plaisir qui amollit, aux jouissances énervantes et, prématurément usé, épuisé, il a vu finir avant l'heure, indignement, honteusement, une existence promise à toutes les joies, à tous les bonheurs.

La misère, les chagrins précoces sont parfois l'excuse de ces catastrophes; mais la destinée semble, d'ordinaire, les réserver pour ceux que la fortune a favorisés, pour les privilégiés qui ont reçu d'elle santé, richesse et les dons les plus rares de l'esprit. Les portes du saint lieu se sont alors ouvertes, toutes grandes, au funèbre convoi. Et pourtant les catafalques pompeux, empanachés d'hermine, aux noires draperies lamées d'argent, autour desquels brûlent innombrables les cierges bénits; les voix puissantes des chœurs invoquant l'Eternel en faveur du trépassé; les sanglots des grandes orgues essayant de fléchir la justice divine; tout le luxueux appareil des cérémonies de l'Eglise priant pour le fastueux défunt, n'empêcheront jamais ces pieuses démonstrations de s'accomplir devant les restes d'un véritable suicidé, auquel, d'habitude, l'entrée des temples est interdite.

Partout, dans les salons, dans les réunions publiques, aux coins des rues, parmi les intérieurs paisibles, entre une compagne dévouée et des têtes blondes qui rattacheraient à la vie les plus insensibles, j'ai rencontré les victimes de cette fatalité qui brise, anéantit les infortunés qui, dès le début, ne tentent pas de se défendre. Ma peine a été grande de les voir, lancés sur la pente glissante, détourner leurs regards de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, des affections soutenantes de la famille, pour ne goûter quelque satisfaction, quelque apaisement que dans les fumées tuantes de l'ivresse ou aux bras des vierges folles et des gourgandines.

Mes souvenirs sont alors allés à cette page, entrée pour toujours dans l'immortalité, du poète des nuits, que je n'ai jamais pu lire sans demander à Dieu de me garder irrévocablement des morsures de la désespérance et du doute. Mais, faut-il l'avouer? le héros de Musset m'a paru pardonnable, quand je l'ai comparé aux *Rolla* de ces rives conquises au nom de la croix et sous la protection de l'étendard qui porte pour devise : *In hoc signo vinces*. Le débauché d'au-delà des mers ne croyait pas; la matière seule était son culte; l'abrutissement, son but. La foi la plus vive, l'ardente confiance en un avenir meilleur sont, au contraire, l'apanage de tous et de chacun dans ces contrées, et il paraît difficile d'admettre qu'une différence de vues aussi manifeste se confonde dans les résultats.

Le mal s'accuse donc davantage parmi nous, et sa gravité ne saurait être méconnue. Les moyens de salut étant multiples et certains, on se perd en conjectures sur leur inefficacité, si l'hypocrisie la plus scélérate ne s'est point encore emparée des consciences.

J'invite le lecteur à parcourir avec moi l'œuvre à laquelle j'ai fait allusion, pour qu'il lui soit possible de

décider si ma très humble appréciation peut échapper au reproche de pessimisme.

Le récit s'ouvre par un coup d'œil rapide sur les premiers âges, au moment où les merveilles de la nature suffisaient au bonheur des peuples, faciles en leurs adorations, ne connaissant point encore les divisions et les haines, se tenant pour satisfaits de vivre à l'heure

Où les sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes
Avec les rameaux verts se balançaient au vent
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée;
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui.

Puis la religion nouvelle remplace les vieilles croyances. Le fils de Dieu apparaît et transforme le monde
Où, sous la main du Christ, tout venait de naître,
.....
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés;
Les temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire,
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,
Où la vie était jeune, — où la mort espérait.

Mais le temps a marché, emportant dans sa course la foi en la parole du Rédempteur et surtout la reconnaissance de ceux pour lesquels il s'était immolé. Le voila méconnu, abandonné, et c'est sans hésitation qu'on lui en fait l'aveu. Ecoutez l'affligeante déclaration de celui qui demeure privé de croyance.

O Christ! Je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants,
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle autour des noirs arceaux
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte,
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé:
Ta gloire est morte, ô Christ! et sous nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Le regret s'empare un instant de l'incrédule; il prévoit qu'en laissant éteindre le flambeau qui le guidait à travers les ténèbres, en repoussant le bras qui l'aidait à franchir les obstacles sans cesse rencontrés en chemin, il n'atteindra jamais le but, et il ajoute:

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie:
Jésus, ce que tu fis, qu'il jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?